Santiago H. Amigorena

Des jours que je n'ai pas oubliés

SANTIAGO H. AMIGORENA

P.O.L

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Des jours
que je n'ai pas oubliés

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Une enfance laconique, P.O.L, 1998

Une jeunesse aphone, P.O.L, 2000

Une adolescence taciturne, P.O.L, 2002

Le Premier Amour, P.O.L, 2004

1978, P.O.L, 2009

La Première Défaite, P.O.L, 2012

Santiago H. Amigorena

Des jours que je n'ai pas oubliés

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 2014
ISBN : 978-2-8180-2002-9
www.pol-editeur.com

1

Il ouvre la fenêtre et pense à sauter. Il pense aux cinq étages qui le séparent du sol : une chute d'une quinzaine de mètres en à peine quelques secondes. Il entend le bruit sec, sans écho, de son corps sur les pavés de la cour.

Un dernier regard devant lui. C'est la fin de l'automne : l'air est frais, le ciel est gris.

Il ferme les yeux et voit son corps après la chute et avant que la vie ne le quitte. Il voit le choc, les blessures. Il voit ses bras

Extrait de la publication

disloqués, ses jambes disloquées. Il voit ses genoux qui explosent. Il voit les articulations qui cèdent, les os qui se déboîtent, qui se brisent, qui transpercent la peau. Il voit son visage sans vie. Il voit son cerveau qui se libère de son crâne et se répand sur le sol.

Il ouvre les yeux et pense que lorsque son corps aura parcouru les cinq étages qui le séparent du sol, tout ce qui en lui était dur sera mou, tout ce qui était rigide sera flexible, tout ce qui était articulé sera désarticulé. Il pense que pendant un temps très court tout sera détendu – et douloureux.

Il voudrait se faire mal. Il voudrait se faire mal pour avoir mal. Il voudrait éprouver une douleur de la chair. Il voudrait que le corps soit le lieu de la douleur. Il voudrait une douleur qui soit une vraie douleur, une douleur sans pensées : seulement une douleur.

Extrait de la publication

Debout devant la fenêtre, il referme les yeux pour sauter, mais il voit ses enfants qui le regardent. Les yeux fermés, il voit ses enfants qui le regardent et il pense que depuis deux mois il leur fait subir son malheur. Il pense à eux après sa mort. Il pense qu'ils ne méritent pas cette épreuve. Il pense qu'ils ne méritent ni cette épreuve ni la douleur qu'il leur fait subir depuis deux mois. Les yeux toujours fermés, il voit le regard triste de son fils aîné qui, du haut de ses quatre ans, le comprend. Et il voit le regard fâché de son fils cadet – qui du haut de ses trois ans ne veut pas le comprendre. Debout devant la fenêtre, il pense à leur rire lorsqu'ils oublient ses larmes. Il pense à leur aptitude à passer d'une seconde à l'autre du plus grand chagrin à la plus grande joie. Il pense à leurs regards qui peuvent exprimer une telle souffrance, puis, si rapidement, un tel bonheur. Il pense à leurs regards clairs, ouverts, confiants.

Extrait de la publication

Et il pense à son regard à elle, qui était si sincère – et qui est encore si doux.

Il pense à toutes ces années où l'amour, ce même amour qui, peut-être, comme elle le dit aujourd'hui, parce qu'il était plus faible, parce qu'il était plus triste, l'a jetée dans les bras d'un autre homme, – il pense à toutes ces années où leur amour les a rendus si aimables. Il pense à elle et se souvient comme ils étaient doux : doux l'un avec l'autre, doux avec leurs enfants. Il pense qu'il ne pourra jamais comprendre comment, de cette extrême douceur, ils ont pu en arriver à la violence extrême qui occupe à présent leurs jours. La douceur était immense ; la violence l'est aussi.

Debout devant la fenêtre, les yeux toujours fermés, il pense que toute douceur a disparu à jamais de leur vie. Il pense que quoi qu'il arrive il ne pourra pas lui pardonner ce qu'elle a fait. Il pense qu'il ne lui en

Extrait de la publication

veut pas tant pour le mal qu'elle lui a fait à lui que pour le mal impardonnable qu'elle a fait à leurs enfants.

Il ouvre les yeux et regarde de nouveau le vide douloureux qui s'ouvre devant lui. Il pense qu'il se trompe : il pense qu'il n'y a qu'à lui qu'elle ait vraiment fait du mal – et que c'est lui qui, incapable de cacher sa souffrance, fait du mal à leurs enfants. Il pense qu'il se trompe, il pense qu'il a tort, et il pense qu'avoir tort ou raison n'a plus aucune importance. Il pense que tout est fini. Il est sûr que tout est fini. Il pense que la douceur de leur amour n'était pas faite pour ce monde. Il pense que la douceur de leurs enfants n'est pas faite pour cette réalité.

Il pense, et il n'a jamais songé qu'il pourrait en arriver au point de penser ça, qu'il est normal, lorsqu'on se tue, de tuer aussi ses enfants.

2

Il chasse ces pensées sombres par mille pensées douces : les dernières vacances d'été à la plage, le dernier Noël à la montagne, la dernière fois où ils ont emmené ensemble les enfants à l'école, la dernière fois où ses mains se sont perdues dans ses cheveux. Il pense à son regard, ce regard si singulier qu'elle peut avoir et qui le rend fou, ce regard où se mêlent la plus grande douceur, la plus grande tendresse et la plus grande innocence. Il pense à ce regard qui avait disparu de ses yeux il y a deux mois et qui y était revenu, pendant

Extrait de la publication

quelques jours, la semaine dernière. Il pense qu'en ce regard, le plus doux, le plus tendre, le plus innocent, affleure aussi parfois la plus grande perversité. Il pense à son regard la semaine dernière et se souvient de son sexe fou de désir comme s'il avait de nouveau quinze ans. Il pense qu'il y a quelques jours il a cru, encore une fois, que tout était possible, que tout pouvait recommencer. Il pense qu'encore une fois il s'est trompé.

Et il pense de nouveau à ses enfants : il pense à leurs courses, à leurs rires. Il pense à ses enfants qui jouent aux Tuileries, il pense à ses enfants qui sautent le matin dans leur lit. Il pense à ses enfants et il sait, soudain, qu'ils ne sont ni trop doux ni trop fragiles pour lui survivre, mais forts et beaux : indéniables – comme seuls sont les enfants.

Il pense à son amour pour eux, à cet amour absolu, intraduisible – à cet amour qu'on ne peut trahir. Il pense à toutes ces

Extrait de la publication

choses que la vie lui a offertes et qui, a-t-il cru pendant les années où il fut en couple, devaient lui permettre de ne plus jamais songer qu'il lui serait plus doux de mourir que de vivre.

Il pense à toutes ces choses douces, à toutes ces années douces, aux douces naissances, aux doux premiers mois de chacun des enfants. Il pense à toutes ces choses douces, et elles ne suffisent pas. Il suffit qu'il regarde la fenêtre ouverte pour n'avoir plus qu'une envie : sauter dans le vide. Mettre fin, par une douleur définitive, aux mille douleurs qui s'agitent dans son cœur en feu.

Extrait de la publication

3

Il a envie de mourir. Rien de plus. Ni envie de la voir. Ni envie de parler. Ni envie de comprendre. Ni envie de ne pas comprendre. Ni envie. Envie de mourir. Envie de n'être plus.

Extrait de la publication

4

Encore une fois, comme tant de fois, au lieu de sauter, il a pris son stylo, il a pris son cahier. Encore une fois, comme lorsqu'il avait vingt ans, comme lorsqu'il avait trente ans, il a écrit ce qu'il aurait pu faire : au lieu de simplement mourir, il a écrit son désir d'être mort. Encore une fois, l'écriture l'a éloigné de la vie – fût-ce de la fin de la vie.

Encore une fois, comme tant de fois, il a pensé à en finir, il a eu envie d'en finir, et il a eu la force – ou la faiblesse – de l'écrire.

Extrait de la publication

Encore une fois, comme tant de fois, malgré lui, l'écriture lui a sauvé la vie.

L'écriture a cet étrange privilège : elle nous éloigne de la vie lorsqu'elle est la plus vivante exactement de la même façon dont elle nous en éloigne lorsqu'elle est la plus morbide.

Il ne cessera pas d'écrire. L'écriture est la souffrance qui lui permet de ne pas mourir de toutes les autres souffrances. En lui, l'écriture ne calme rien : une souffrance est simplement remplacée par une autre souffrance.

Et, de souffrance en souffrance, il ne cesse de vivre, il ne cesse de mourir.

Extrait de la publication

5

Seul devant la fenêtre, non plus debout mais assis sur le lit, le stylo à la main, le cahier à la main, et le regard vide, il pense qu'il ne cessera jamais d'écrire – mais il veut encore mourir.

6

L'écriture est un suicide perpétuel. Il se souvient de cette phrase lue des années auparavant. C'est vrai. Mais l'autre suicide, celui qui est unique, celui qui n'a lieu qu'une seule fois, est aussi possible.

À présent il le sait : ces deux morts ne sont pas incompatibles. Un jour, il pourrait se tuer – et se tuer. Mourir – et mourir.

Il ne l'oublie pas. Il ne l'oubliera pas. À partir de ce jour-là, il ne l'oubliera plus jamais.

Extrait de la publication

7

Il pense : Que dire aux enfants ? Que l'aimer seul ne suffit pas ? Que son amour ne peut pas la garder ? Que son amour ne sait pas la garder ? Que si elle les abandonne, eux qu'elle aime encore, eux qu'elle aimera toujours, c'est seulement parce qu'elle doit l'abandonner – lui qu'elle n'aime plus ?

Que dire aux enfants ? Que de même que son amour pour elle n'est pas assez puissant pour la garder sans son amour pour lui, son amour pour eux n'est pas suffisant pour que leur vie d'enfants continue d'être

Extrait de la publication